

FRANÇOIS BOURGEON, CONTEUR IMAGIER



Dessin de F. Cortegiani, Glénat.

Comment mesurer le terrain conquis par la BD ? Autrefois sujet de mépris, on la voit aujourd'hui dans les tabernacles, ou montrée à la foule en ostensoirs. La foule, en tout cas, témoigne de sa ferveur en se pressant dans les boutiques, pendant que les éditeurs comptent la monnaie avec la satisfaction de papes obèses. Et chacun, soucieux de se placer dans la bonne vague, sacrifie à la BD. En particulier tous les périodiques, notamment ceux qui s'adressent à un public d'enfants et d'adolescents, ont compris qu'ils devaient obligatoirement lui ouvrir leur pages. De plus, l'illustration classique elle-même se laisse grignoter. Une façon de dessiner, autrefois inconnue dans le livre illustré qui avait ses propres valeurs, s'y rencontre à présent couramment. Du reste les collections d'albums et de romans pour enfants sollicitent de plus en plus la participation de dessinateurs de BD connus. De même, certains spécialistes de l'album pour enfants se lancent avec plus ou moins de bonheur dans la BD, contribuant ainsi à l'inflation effrayante de la production, parmi laquelle l'à-peu-près fournit 90% des rayons spécialisés. Il est en effet difficile de réaliser de la bonne BD. Seuls quelques-uns, qui ont compris d'emblée le fonctionnement très particulier de ce « 9^e art », prouvent par des réussites éclatantes que les lecteurs de BD n'ont pas à faire de complexes. François Bourgeon fait partie de ces grands indiscutables. *Les passagers du vent* (Glénat) et *Le sortilège du bois des brumes* (Casterman), ça, Madame, c'est le haut de gamme. Un travail d'artisan passionné, un génie de la narration. Un illustrateur sensible, virtuose de la couleur, de la lumière, un dialoguiste brillant, un metteur en images, un amoureux de l'espèce humaine dans tous ses états. Avec une grande gentillesse, il s'est prêté à cet entretien sur sa terrasse du Pays Bigouden. Il ne vous manquera que le bruit de la mer.

PLP : Tu es connu pour tes séries de BD, mais tu as fait de l'illustration aussi...

FB : Oui, j'ai fait un peu d'illustration ; j'en ai fait quelques-unes, surtout pour Hachette, et puis sinon, parallèlement à la bande dessinée, j'ai fait beaucoup d'illustrations pour des journaux de gosses pour lesquels je travaillais. J'avais un statut de journaliste-pigiste, donc je travaillais à la demande. Ils pouvaient avoir besoin de matériel pour un article, pour une nouvelle, pour n'importe quoi. C'était un côté assez « presse », quoi, puisqu'il fallait s'adapter à la demande, et c'était vraiment très divers. Ça pouvait être une nouvelle, ou de la fiction, ou alors un article à illustrer, ou même le courrier des lecteurs.

PLP : Ça, c'était à tes débuts...

FB : Oh oui, ça a été... pendant dix ans, quoi. (rire)

PLP : Quand tu as travaillé pour Hachette, c'était des romans, à ce moment-là...

*FB : C'était des romans. Les gens ont tendance à vous spécialiser assez facilement dans quelque chose, et Hachette m'a spécialisé dans les animaux. Le premier truc qu'ils m'avaient donné, ça se passait dans le Grand Nord, je ne me rappelle plus le titre. Enfin c'était une histoire de Canadiens, avec des chiens de traîneau, des trucs dans ce genre-là. Alors comme ils avaient bien aimé les chiens de traîneau, ils m'ont cantonné dans les animaux. Ensuite, ils m'ont donné à faire *Le renard et le chien courant*, et puis euh... *King le Cerf* et une histoire d'écureuil, alors là qui m'a franchement emmerdé... Je ne me souviens plus du titre.*

PLP : Quand Hachette est venu te chercher, tu étais déjà connu comme dessinateur de BD ?

FB : Ils ne sont pas venus me chercher, c'est moi qui suis allé les voir.

PLP : Tu voulais tâter de l'illustration ?

FB : Oui, un petit peu, ça me changeait et ça me permettait d'équilibrer un peu les journaux qui quand même ne payaient pas énormément. C'est-à-dire qu'une « Bibliothèque verte », par exemple,

c'est très alimentaire ; c'est une chose qui est bien payée et, pour un dessinateur de bande dessinée qui a l'habitude de travailler vite, c'est quelque chose qui finalement est assez facile à faire.

PLP : En somme, l'illustration occupait la marge de ton intérêt principal, qui restait la BD.

FB : Oui, je préfère la BD, pour une raison assez simple, c'est que ça permet de raconter soi-même une histoire. Quand on illustre, c'est intéressant, mais c'est plus un exercice de style ; c'est-à-dire qu'on est obligé de rentrer dans les fantasmes des autres, dans leurs idées, et je ne suis pas très souple pour ce genre de choses.

PLP : Mais si on te donnait le choix du texte à illustrer...

*FB : Oui, des nouvelles peut-être ; j'aime bien, c'est court. Mais il y a quelque chose qui m'ennuie dans l'illustration ; si on fait ce qu'on a envie de faire, on évoque le livre, mais on impose aussi au lecteur quelque chose, et ça m'embête. J'aimerais bien faire une série d'illustrations sur un roman, mais sans que ce soit vendu avec le roman. J'aimerais laisser au lecteur la possibilité d'imaginer tout seul ce qu'il est en train de lire. Et l'illustration est un peu gênante pour ça. D'un autre côté, ça attire, ça pousse à la lecture. Concrètement, certaines nouvelles de Supervielle m'intéresseraient assez ; par exemple *L'enfant de la haute mer* ; j'ai toujours eu envie de l'illustrer, je ne l'ai jamais fait. Un roman ? Certains Bosco... *Malicroix* me plairait, parce qu'il y a toute une atmosphère assez sauvage, de marais, d'eau, tout ça. Peut-être certains Genevoix aussi. Mais faire une illustration comme ça, au passage. Un moment dont on a reçu l'image en pleine gueule, et qu'on a envie de retransmettre.*

PLP : Ce que tu cites s'adresse plutôt à des adultes.

*FB : Oui, quoique *L'enfant de la haute mer*...*

PLP : Est-ce que tu modules ta production en fonction de l'âge du public auquel tu t'adresses ?

FB : Non. Je ne me substitue pas aux parents. Je crois qu'un enfant peut absolument lire n'importe

quoi si les parents sont prêts à répondre aux questions que le gosse va lui poser, et si le gosse le sait. Donc il ne va pas hésiter à les poser. A partir de ce moment-là, la censure n'a pas lieu d'être. Il est certain que pour des parents qui eux-mêmes ont des problèmes, qui n'arrivent pas à s'exprimer ou à concevoir certaines choses, effectivement on ne peut pas laisser tout entre les mains des gosses.

PLP : Connais-tu des bandes dessinées dites « pour enfants ». Est-ce que tu en lis ?

*FB : Il y en a quelques-unes, que je ne connais pas très bien. *Yakari*, par exemple, de Derib. Mes enfants aiment bien, eux, oui. Je crois que ça fonctionne assez bien. Il y a aussi de très mauvaises choses sur la Comtesse de Ségur, etc. Ça, je n'aime pas du tout. Le roman traduit en bandes dessinées ne m'intéresse pas.*

PLP : Même si tu pouvais l'adapter toi-même, tu préférerais l'illustrer plutôt que d'en effectuer un découpage BD ?

FB : C'est ça. Ou alors il faudrait que je le refasse complètement, que je le refonde, sans respect du texte original ; faire une évocation du roman tel que je le ressens.

PLP : Comme au cinéma on adapte une œuvre.

FB : Voilà. Exactement. C'est comme ça que je conçois une adaptation.

PLP : Tu as déjà évoqué la parenté du conte et de la BD. Tu peux en parler ?

*FB : Oui. Le conte, c'est quelque chose que de toutes manières j'aime beaucoup. Et ce que je fais pour Casterman, *Le sortilège du bois des brumes*, c'est du conte, d'une certaine manière.*

PLP : Pourquoi ? à cause des thèmes ?

FB : A cause des thèmes, à cause des souvenirs. Le conte a bercé mon enfance ; ma marraine et d'autres gens me racontaient des tas d'histoires et ça me faisait rêver. J'ai un tempérament qui est assez rêveur, et le conte, c'est tout le travail de l'imaginaire ; et puis ça véhicule des thèmes, des choses beaucoup plus anciennes issues d'on ne sait

trop où, ça charrie des vieilles craintes, ou parfois des vieilles mythologies, vieilles traditions, vieilles religions. Le conte n'est pas complètement innocent, il parle d'autres choses, d'autres temps, c'est une mémoire transposée, poétisée, arrangée.

PLP: C'est aussi une forme. Evoquer le conte en parlant de BD, c'est peut-être mettre en avant le récit.

FB: C'est vrai.

PLP: Quelle est la place du scénario ?

FB: Je crois que le scénario prime. La bande dessinée n'est pas une histoire de dessin ou de texte, c'est un tout : je connais d'excellents dessinateurs dont je n'aime pas du tout la bande dessinée, quelle que soit l'histoire qu'ils racontent ; et des gens qui écrivent merveilleusement mais qui ne parviennent pas à établir une cohérence entre le dessin et le texte dans leurs BD. En revanche il y a des dessinateurs moyens, ou bons, mais qui ne sont pas vraiment des grands dessinateurs et qui n'ont pas non plus des talents d'écrivain exceptionnels, mais qui ont un sens narratif très poussé, un talent de conteur. La bande dessinée, telle que je la conçois, c'est vraiment une histoire de conteur. Je la vis, je la fais, je l'écris, je la dessine comme un conteur qui raconte. La différence, c'est qu'on n'a pas la même échelle-temps : moi, je travaille sur un an, lui sur une heure.

PLP: Il va y avoir d'autres épisodes des Passagers, après le volume 5 ?

FB: C'est une possibilité. Je pense qu'un jour, je raconterai l'histoire d'Enora, la fille de Mary. Ça sera une suite sans en être une. Peut-être on pourra à l'occasion retrouver un ou deux personnages qu'on a déjà croisés, sous forme de clins d'œil. Mais tels que sont conçus les cinq premiers albums, c'est fini. Je voudrais passer à autre chose maintenant.

PLP: Par exemple ?

*FB: J'ai deux choses qui m'intéressent ; d'abord la suite du *Sortilège*, et là j'ai deux albums à faire, et*

puis je vais aussi essayer de travailler sur un personnage qui a réellement existé ; ça c'est une chose qui me travaille depuis un moment. Je ne peux pas être trop précis, parce que c'est un projet qui va encore me demander deux ou trois ans avant de le commencer, et on ne peut pas déflorer les choses si longtemps à l'avance, sinon elles sont foutues avant même de paraître ; mais enfin, puisque j'habite en Bretagne, il y a un certain nombre de personnages dans l'histoire de la Bretagne qui m'intéressent, et un en particulier ; je vais essayer de travailler sur ce personnage d'une façon très complète, c'est-à-dire d'abord de chercher des documents comme je le fais d'habitude, et puis ensuite de travailler sur les lieux où le personnage a vécu et de le suivre à la trace de maison en maison, de château en château ou en ferme...

PLP: C'est un personnage connu ?

FB: C'est un personnage qui a eu une certaine importance dans l'histoire de la Bretagne. Il y a énormément de gens qui ne le connaissent pas. En Bretagne, je crois que tout le monde le connaît. C'est une femme.

PLP: Quelle époque ?

FB: (rire). Dix-huitième.

PLP: C'est ton époque de prédilection ?

FB: Non, c'est un hasard. Elle aurait vécu au 15^e, ça m'aurait encore plus enchanté.

PLP: Le travail de documentation prend une grande part de ton temps...

FB: Oui, c'est ce qui m'amuse. Ça me permet de sortir un peu de ma table à dessin, de voir des gens et du pays.

PLP: C'est ce qui donne à ton travail cette fameuse touche « réaliste »

FB: D'une certaine manière, j'essaie en effet de coller à la réalité... Mais quoi qu'il en soit, il me semble que l'historien lui-même est un adaptateur. Alors moi, je ne m'en cache pas, si j'évoque un personnage, je sais que j'aurais réuni toute la documentation possible dessus et il en sort ce qui doit

en sortir. Je ne dis pas : « c'est la réalité ». Je pense qu'un bon historien est quelqu'un qui a beaucoup de flair et qui laisse travailler son imagination.

PLP : Est-ce que tu qualifies ton dessin de « réaliste » ?

FB : Je ne sais pas ce que ça veut dire, « réaliste ». Si c'est s'inspirer de la réalité sans trop chercher à la déformer, oui. Mais de toute façon, un dessin n'est jamais complètement réaliste. Ce qu'on voit est en trois dimensions et on va le mettre à plat sur un papier. Donc on va faire un choix : on va décider de faire un trait à un endroit et pas à un autre ; quand on voit un personnage de profil, son nez est très facile à dessiner ; quand on le voit de face, où est-ce qu'on va faire le trait ? Pourquoi choisir cette arête-là plutôt que l'ombre qui est deux millimètres plus loin ? C'est la réalité revue par quelqu'un et retranscrite par sa main ; ce n'est pas toujours ce que son œil voit. Moi, je reçois des impressions de couleurs, de formes, de volumes, etc., et j'essaie de les disséquer et de voir comment je vais les retraduire. Ça, c'est un travail constant : quand je me promène au bord de la mer, il y a des éclairages ; j'essaie d'emmagasiner ça dans ma mémoire, ou avec des photos, ou avec des croquis, ou des aquarelles, de prendre des notes et de voir ensuite ce que je peux en faire, mais il y a toujours un travail de traduction.

PLP : Existe-t-il des modes dans l'image et la BD ?

FB : Oui, je crois qu'il y a des modes ; certaines passent plus vite que d'autres.

PLP : Est-ce que tu crois que tu es à la mode ?

FB : Disons qu'actuellement ça plaît bien, puisque ça se vend. Est-ce que je suis dans la mode ou est-ce que — ça paraît prétentieux à dire — je fais partie de ceux qui la font ? C'est très difficile à juger. La bande dessinée s'est dégagée du carcan dans lequel elle était du fait qu'elle appartenait aux publications destinées à la jeunesse, et donc soumises à une commission de censure, ce qui fait qu'on ne pouvait pas dire n'importe quoi. Maintenant on le peut, en particulier grâce à l'équipe *Pilote* des années 60-70 qui ont foutu en l'air des

tas de barrières ; donc je pense que petit à petit on va avoir des gens qui vont s'exprimer comme des romanciers, sans trop se préoccuper d'une école ou d'un journal ou de quoi que ce soit. Et on commence à lire la bande dessinée d'une façon plus intelligente : il y a toujours les inconditionnels de la BD qui ne lisent que ça, mais il y a de plus en plus de gens qui lisent de la BD comme ils vont au cinéma, ou à un concert, ou à un fest-noz, ou au théâtre, et ça c'est le lecteur que j'aime.

PLP : Dans l'image, y a-t-il des choses qui te paraissent avoir une parenté avec ton travail, ou avec toi ?

FB : Il y a des illustrateurs que j'aime bien. En bande dessinée, il y a peu de gens qui m'intéressent vraiment, dont je me sente proche. Je me sens finalement plus proche de certaines personnalités qui travaillent très différemment de moi. C'est le cas pour un type comme Forest, alors qu'il y a des gens qui travaillent plus comme moi, et dont je me sens très, très loin.

Il y a des illustrateurs que j'ai bien aimés, oui, mais je ne m'en sens pas proche pour autant. Je ne connais pas les noms des illustrateurs, mais il y a toute une série de contes russes en cinq ou six fascicules (*). Ça j'aimais bien : c'est un dessin qui est à la fois très « enluminure », riche, très décoratif et sobre à la fois, un beau dessin bien fait, et puis qui racontait bien aussi. Je pense aussi à un dessinateur suédois qui est un peu embêtant parce que c'est toujours la famille heureuse, les poêles de faïence... Le dessin est merveilleux (**). Mais ce bonheur familial qui s'étale me fout presque le cafard. C'est tellement établi, immuable, qu'on a l'impression que c'est fixé une fois pour toutes et que tous ses personnages ont le même sourire *ad vitam aeternam*.

PLP : Tu sembles très sensible aux ambiances dans les illustrations.

FB : Ah oui. Je crois que c'est très important. Les ambiances créent les événements. Quelqu'un qui vit dans les crassiers du Nord ne va pas au devant

* Bilibine

** Carl Larsson

des mêmes choses que s'il vivait à la Pointe du Raz ou en Andalousie... Je crois que l'environnement influe sur les gens ; on n'a pas le même comportement quand il fait beau et quand il pleut, on ne se parle pas de la même manière. Tout ça compte ; et puis il y a des choses qui se passent presque toujours à des sales moments.

PLP : Les gens reviennent obstinément dans tes propos. Tu n'imagines pas d'illustrer sans personnages ?

FB : Ah non. C'est les personnages qui m'intéressent avant tout. Le reste, c'est le décor, le costume, c'est l'enveloppe cadeau. Ça m'intéresse parce qu'il y a des créatures vivantes dedans ; ça pourrait être des animaux mais, bien que je m'y intéresse, notamment aux oiseaux, je préfère les gens. L'animal humain est quelque chose de merveilleux, plein de contradictions. J'aime bien être en observation de ça.

*François Bourgeon
Philippe Le Pape
18 juin 1984*

*King le cerf,
Hachette.*



LE « KAMISHIBAI »

par Françoise Bourdier

A l'heure où le « kamishibai » japonais, par la grâce des Editions Lied à Genève, fait son apparition sur le marché européen et vraisemblablement dans les librairies pour enfants et les bibliothèques, peut-être serait-il souhaitable d'en connaître un peu plus sur ce support du conte qui tient à la fois de l'album détachable en feuillets et du théâtre de marionnettes.

Le mot « kamishibai » vient de kami : papier et shibai : théâtre.

Au début de l'ère Meiji (vers 1868), au moment où le Japon, sous l'influence d'un jeune empereur dynamique, commençait à sortir de la féodalité et à s'ouvrir à l'industrialisation, on voyait dans les rues des villes et des villages japonais des spectacles de lanterne magique. Des conteurs racontaient des histoires par l'inter-